

Recensiones

Gotthard NYGREN, *Das Prädestinationsproblem in der Theologie Augustins. Eine systematisch-theologische Studie* (Forschungen zur Kirchen- und Dogmengeschichte, Bd. 5). Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1956, 307 S.

Il est suffisamment établi que l'an 397 marque un tournant décisif dans la doctrine de la grâce chez saint Augustin. Jusqu'ici, l'évêque d'Hippone avait souligné fortement la part du libre arbitre de l'homme, mais avec l'*Ad Simplicianum*, l'accent est reporté tout à fait sur l'activité divine. La foi vient uniquement de Dieu, et parce que Dieu justifie l'homme, dit-il, Il trouve des œuvres méritoires auprès de ses créatures. Grâce — prédestination — libre arbitre — mérite, autant de problèmes qu'Augustin n'a pu entièrement résoudre — il le savait d'ailleurs — sont les grands thèmes du présent livre. Pour Augustin, la grosse difficulté n'est pas la relation grâce-libre arbitre. La solution qu'il y apporte se rapproche beaucoup des conceptions de Plotin sur la liberté humaine. Dieu est la liberté suprême, aussi l'homme ne sera libre que dans la mesure où il participera à Dieu. Ainsi, la grâce qui opère irrésistiblement, n'étouffera pas la liberté humaine, bien au contraire, c'est elle qui nous rendra libres. On ne doit pas identifier nécessité et contrainte, car la nécessité n'exclut pas la liberté, mais bien la contrainte. Selon l'auteur, la cause de la discontinuité de la synthèse d'Augustin gît dans sa théologie du mérite, puisque celle-ci implique une théorie du libre arbitre incompatible avec sa doctrine de la grâce. Du point de vue ontologique, Augustin préconise que, vis-à-vis du Créateur, l'homme possède une autonomie relative en tant que *causa secunda* à côté de la *causa prima*. Mais du point de vue éthique, l'homme, selon lui, est absolument autonome, puisque le jugement de Dieu dépend des mérites et de l'usage que l'homme a fait de sa liberté. Ni l'interprétation thomiste de la doctrine augustinienne, ni celle des molinistes ne trouvent grâce aux yeux de l'auteur ; il s'agit là de solutions qui ne manquent pas de porter atteinte à la théologie augustinienne du mérite. Soit dit en passant, que l'auteur ne parle qu'indirectement de l'interprétation morale proposée par l'école augustinienne du XVII^e siècle.

La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à l'exégèse des

textes pauliniens auxquels Augustin se réfère pour étayer sa doctrine de la prédestination. D'après l'Apôtre, la grâce est accordée gratuitement et non pas selon la mesure des œuvres et des mérites humains. Pour lui, prédestination signifie la prédestination de l'œuvre accomplie par Jésus-Christ dans le temps et la prédestination de l'homme au Christ. Paul ne connaissait pas de problème théorique de la prédestination. Celui-ci apparaît pour le premier chez Augustin. A l'encontre de saint Paul, le Docteur de la Grâce entoure le don de Dieu d'exigences et de conditions à remplir par l'homme pour obtenir le salut éternel, à savoir : les bonnes œuvres. Le fait qu'Augustin qualifie nos mérites de dons de Dieu (*merita nostra dona Dei sunt*), ne change rien à la cause. Ses vues indiquent plutôt un retour à l'ancienne conception de la Loi.

Vu l'inutilité de rechercher l'origine du problème de la prédestination, tel que nous le rencontrons chez Augustin, dans la doctrine paulinienne, l'auteur examine la question de savoir si les bases des idées augustinienne ne se trouvent pas dans le point de départ « religionsphilosophische » d'Augustin. Par là, Nygren entend la synthèse (et non pas un mélange quelconque d'éléments hétérogènes !) des traditions philosophique et chrétienne. Et l'auteur de conclure qu'Augustin a vraiment transformé la pensée biblique au moyen de sa « Religionsphilosophie ». Ainsi la discontinuité de la doctrine augustinienne provient du fait qu'Augustin emprunte des éléments au plotinisme dont il n'accepte pas les principes les plus fondamentaux.

Nous nous rendons parfaitement compte que notre résumé ne met pas assez en évidence toutes les richesses de l'ouvrage de Nygren, néanmoins nous espérons n'avoir rien omis d'essentiel. Il restera toujours difficile à un catholique de porter un jugement adéquat sur un livre écrit par un chrétien réformé. Les divergences de vues dépassent de beaucoup l'interprétation d'Augustin. Elles sont postulées en quelque sorte par les doctrines de la Réformation et de l'Eglise catholique relatives à l'Ecriture Sainte, à la Tradition, à l'évolution des dogmes et à la théologie. Même ce livre sincère, rédigé avec tant d'érudition et une vaste connaissance de la littérature catholique sur saint Augustin, n'échappe pas aux difficultés susdites. L'auteur, pour ne prendre qu'un exemple, ne mesure-t-il pas trop exclusivement la valeur de la pensée augustinienne au seul critère de l'Ecriture ? Or, pour un catholique, il est encore d'autres critères. Nous savons bien qu'un protestant ne comprendra que difficilement cette remarque. Ceci pour montrer qu'il faut un sérieux effort pour franchir la barrière dressée par une séparation pluriséculaire. Ce livre, nous l'espérons, y contribuera dans une large mesure. En tout cas, on ne peut faire grief à Nygren, à l'encontre de tant d'autres auteurs, d'avoir tiré son information uniquement des manuels. On est plus près de la doctrine catholique en lisant les publications des grands théologiens de l'heure.

En ce qui regarde l'interprétation d'Augustin, nous sommes

d'accord avec Nygren pour admettre qu'aux yeux d'Augustin, le problème crucial n'est pas en premier lieu la relation entre la grâce et la liberté ; qu'aucune des interprétations postérieures ne reflète fidèlement ses conceptions ; que le docteur africain a transformé les idées pauliniennes et en a fait un système. Quant à la question de savoir si Nygren a raison avec son exégèse de saint Paul — où il diffère tant de l'interprétation protestante habituelle que de l'interprétation catholique — nous nous en remettons à l'avis des spécialistes. Les exégètes modernes, nous semble-t-il, reconnaîtront facilement qu'il y a divergence entre Paul et Augustin à propos de la prédestination. M.-J. Lagrange, pour n'invoquer qu'une autorité du côté catholique, écrivait déjà : « Ainsi donc la question traitée directement par Paul n'est pas du tout celle de la prédestination et de la réprobation, mais uniquement de l'appel des gentils à la grâce du christianisme » (SAINT PAUL, *Épître aux Romains*. Paris, 1922³, pp. 246-247). Autre chose est de savoir si l'on n'a pas le droit d'appliquer les principes de l'Apôtre au salut individuel. Lagrange tient expressément compte de cette possibilité lorsqu'il déclare : « On pense invinciblement au sort de chacun, on transpose les termes... » (*Ib.*, p. 247). Ainsi, nous nous trouvons face au problème de l'évolution des dogmes, difficilement admissible si l'on considère l'Écriture comme le seul critère de foi.

Augustin représente tout à fait le point de vue catholique pour ce qui est de la théologie du mérite. A notre avis, Nygren identifie ici trop gratuitement la justification par la Loi que saint Paul prend sous les feux de sa polémique, avec la récompense conforme à l'usage des dons de Dieu tel qu'Augustin l'enseigne. Afin de saisir la critique de Nygren à l'adresse du docteur africain, nous devons de nouveau nous tourner vers les interprétations catholique et protestante de saint Paul. Nygren admet bien la présence de l'idée de récompense, mais il nie l'existence de l'idée de mérite chez l'Apôtre. Concédon's tout de suite que le terme « mérite » est une expression peu heureuse et source de nombreux malentendus. Le théologien catholique, lui aussi, souscrira pleinement aux mots de Nygren : « Autant que la justification, la salvation finale est un don gratuit de la grâce de Dieu » (p. 124). Cependant, pour nous autres, grâce signifie mérite en même temps, et quand nous parlons de mérites, nous considérons avec Augustin ces mérites mêmes comme une grâce. Notre intention ne peut jamais être d'ériger, face à Dieu, l'homme comme un facteur autonome. Ainsi, ne sommes-nous pas très loin de l'ancienne conception de la Loi ? Néanmoins ceci n'implique pas la superfluité de l'activité humaine. D'ailleurs Nygren ne le préconise pas non plus de façon absolue (puisque l'acceptation de la grâce et la prédication présupposent une activité de l'homme), mais il rejette la valeur de l'acte humain par rapport à la récompense que Dieu nous donne. Sur ce point, l'exégèse catholique diffère notablement de celle des protestants. Seulement, il reste à savoir si, en réalité, elles ne se rapprochent pas plus qu'elles ne le

paraissent au premier abord. Qu'on nous permette de citer à ce propos un des meilleurs connaisseurs des doctrines catholique et réformée: « *Le sola fide et le sola gratia* tels que Paul les entend dans ses Epîtres aux Romains et aux Galates et tels que les conçoit et les entend le chrétien réformé, sont acceptés par l'Eglise catholique de façon absolue et sans restriction aucune... Ce que Dieu opère en l'homme sous l'action de l'Esprit-Saint, n'est péché sous aucun rapport mais uniquement fruit de la grâce et donc mérite en ce sens qu'il produit une récompense éternelle. C'est le fidèle qui accomplit les œuvres méritoires, mais il ne les accomplit que par la grâce » (W. H. VAN DE POL, *Het christelijk dilemma*, *Katholieke Kerk-Reformatie*. Roermond-Maaseik, 1948, pp. 75-76. Traduction de nous).

Nous croyons découvrir un malentendu semblable à propos de la foi chez Augustin. Selon Nygren, la foi chez l'évêque d'Hippone a un sens purement théorique et intellectuel. Elle n'est qu'acceptation de vérités et par conséquent elle ne peut donner à elle seule la justification (p. 292). La notion augustinienne de la foi est incontestablement plus riche que Nygren le prétend. Certes, la manière de parler d'Augustin est plus dans la ligne de la tradition catholique que dans celle de la Réformation. A vrai dire, la différence est moins grande et ne touche pas à l'essentiel. La foi comporte en effet un aspect intellectuel de haute importance. Mais quiconque connaît Augustin sait qu'il ne néglige jamais (et en tout cas beaucoup plus rarement qu'il ne l'est arrivé parfois dans la théologie catholique postérieure) les autres aspects de l'acte de foi, à savoir: l'obéissance, la docilité à la parole de Dieu, la confiance, l'amour, l'abandon à Dieu et l'intégrité de la vie morale.

L'étude de Nygren méritait qu'on s'y arrêta longuement. Ce qui précède ne doit toutefois pas nous faire oublier les qualités de l'ouvrage. Nous songeons ici avant tout aux pages, aussi nombreuses que remarquables, sur la méthode d'étudier les Pères et l'Ecriture Sainte. L'auteur fait des remarques pertinentes sur le problème « méthode génétique ou méthode systématique ? » (là où la méthode génétique n'a plus de sens, on lui préférera l'autre); sur le but de toute étude de saint Augustin, à savoir: démontrer la continuité dans l'évolution de sa doctrine; sur le risque d'une interprétation subjective; et enfin sur la nécessité pour chaque époque de « repenser » la Bible et les Pères afin d'en donner une interprétation accessible à la pensée moderne. Nous recommandons vivement la lecture de ces pages qui dispenseront désormais les auteurs, avant même d'aborder leur sujet, d'une apologie de leur méthode. Mais, peut-être, n'est-il pas sans importance d'ajouter que l'objectivité parfaite demeurera toujours chose irréalisable. S'en rendre compte ne peut qu'être profitable! Le livre de Nygren renferme encore un très bon exposé sur la conversion d'Augustin et sur le néoplatonisme comme vision religieuse du monde. La bibliographie est excellente, toutefois on regrettera l'absence d'un index analytique.

Résumons nos conclusions. Sous bien des rapports, l'étude de

Nygren est très intéressante, mais son principal objectif a quelque chose de forcé. Nygren essaie de faire disparaître la discontinuité de la doctrine augustinienne sur les rapports entre l'activité de la grâce et l'œuvre humaine en supprimant la théologie du mérite. A cette fin, il en appelle à saint Paul. La doctrine catholique ne lui donnera pas raison. Quoi qu'il en soit de l'interprétation de l'Apôtre, Augustin maintient fermement deux grandes données qui sont à ses yeux comme les deux éléments d'un mystère : la toute-puissance de la divine grâce et l'activité de l'homme. Tous deux sont indispensables dans la réalisation du salut. Au lieu de rechercher une solution purement rationnelle au problème, ne ferions-nous pas mieux — tout comme saint Augustin — de laisser le mystère intact ?

T. VAN BAVEL, O. E. S. A.

Leopold BRANDL, *Die Sexualethik des hl. Albertus Magnus* (Studien zur Geschichte der kath. Moraltheologie, 2. Band). Regensburg, Verlag Friedrich Pustet, 1955, 317 S. Kart. DM. 14.—.

Cet ouvrage nous présente une synthèse de tous les problèmes éthiques relatifs à la sexualité chez Albert le Grand. Dépassé par son élève, Thomas d'Aquin, les mérites de saint Albert ont été trop souvent sous-estimés. L'auteur essaie de mettre ici en évidence la contribution de saint Albert dans le domaine de l'éthique sexuelle. A cause de l'influence dominante du docteur d'Hippone, une courte synthèse de la conception augustinienne sert de préambule. Selon ce dernier, les relations sexuelles avant la chute d'Adam n'auraient pas été accompagnées de jouissance, et l'enfantement aurait été sans douleur. Jouissance et douleur seraient les séquelles du péché originel. Par le péché originel, le sexuel a acquis un sens péjoratif, puisque le désordre sexuel, tel que nous le connaissons, découle du premier péché. L'acte conjugal est seulement justifié lorsqu'il a l'enfant pour but. Ici deux remarques s'imposent. D'abord, il est très difficile de rendre la pensée d'Augustin en quelques pages, étant donné l'étendue du sujet dans son œuvre. Voir l'absence de toute jouissance dans l'acte conjugal et l'enfantement sans douleur comme conséquences d'une influence et d'une transposition de l'idéal stoïcien de l'apathie, nous semble à tout le moins simpliste. A ce propos consulter : T. J. VAN BAVEL, *Recherches sur la Christologie de saint Augustin* (Paradosis, Etudes de Littérature et de Théologie ancienne, X), Editions universitaires, Fribourg (Suisse), 1954, pp. 119-122. La douleur comme châtiment pour le péché commis est une donnée biblique. En outre, nous ne pouvons pas écarter sans plus l'expérience personnelle de saint Augustin.

Alors que la pré-scholastique avait tendance à interpréter le pessimisme modéré d'Augustin dans le sens que tout ce qui est sexuel est péché, Albert le Grand adoucit plutôt ce pessimisme. D'une part, il tient toujours la théorie augustinienne selon laquelle le sexuel est